L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 73 RUE D CHARTRES

NOUVELLE-ORLÉANS,

JEUDI MATIN, 6 OCTOBRE.

FEUILLETON.

MARTIN GIL.

CHRONIQUE DU TEMPS DE PHILIPPE II

PAR

MANOEL FERNANDEZ Y GONZALEZ.

TROISIÈME PARTIE.

EN FLANDRE.

– 1573. –

IX.

DERNIERS MOMENTS D'ELVIRE.

Ali était relevera jeune et tel que nous l'avons connu autrefois, avec ses traits sans, son front altier, et sa tête entièrement rasée.

— Vous êtes un homme admirable, caballero, lui dit don Gaston, et s'il ne répugne pas à votre main de serrer la main d'un bourreau, voilà la mienne.

Ali serra cette main.

— Où allez-vous maintenant, caballero ? a-t-il dit, je veux vivre et mourir. Il y a assez longtemps que j'exerce le métier de pirate, pour qu'on ne doute pas de mon courage, et je suis assez riche pour vivre désormais honnête.

— Et vous dites que nous ne nous reverrons pas ?

— Non, je vais vous envoyer cet homme et je pars. . . . Entendez-vous le bruit d'une voiture ?

Don Gaston était demeuré pensif.

— Je crois que nous nous reverrons, Ali, dit-il enfin.

— Peu serait enchanté.

— Voudriez-vous bien donner, dans votre maison, un coin à un ami pour y achever ses jours ?

— Oh ! venez, venez, et je vous recevrai comme un frère. Maintenant, adieu !

— Oui. . . . oui. . . . Dieu vous conduise ; nous croyez-moi et soyez bonne.

Pendant cette conversation, ils avaient descendu l'escalier et se trouvaient près de la porte dérobée, qu'ouvrit Gaston.

— Partez ; je ne bouge pas d'ici jusqu'à votre retour.

Ali sortit, il tourna, se dirigea vers la porte de l'hôtellerie ; là, il trouva un homme enveloppé de son manteau, en avant d'elle troupe de cavaliers.

C'était l'espagnol Andrès de Mongnia et ses cinquante dragons qu'Ali lui avait demandés par sa lettre.

— Holà ! êtes-vous Mongnia ? dit-il.

— Moi-même, mon colonel.

— Vous êtes-vous assuré de l'enseigne Tristan ?

— A grand'peine, seigneur, il a blessé deux dragons.

— Comment !

— L'enseigne est très brave, mon colonel ; il allait nous échapper. Enfin, je lui ai mis les bâillons, et il est enfermé, pieds et poings liés, dans une chambre, sous la garde de quatre soldats.

— Bien. . . . Suivez-moi, maintenant, et silence.

Une demi-heure après, Ali revenait à la porte secrète, portant Martin sur ses épaules.

— Ouvrez, don Gaston, dit-il.

La porte s'ouvrit.

— J'apporte vos ! dit don Gaston.

— Merci. . . . Maintenant, c'est votre affaire . . . d'abord le guérir. . . . puis l'empêcher de s'échapper.

— Quant à la première chose, il en sera ce que Dieu voudra ; quant à la seconde, soyez sans crainte.

Adieu ! . . . don Gaston de Silva, adieu . . . j'espère plaisir de vous revoir à Alger . . . si vous voulez passer avec moi le reste de votre vie. . . . Autrement, jusqu'à l'éternité.

Les deux amis se séparèrent, la porte se referma. Ali prit le chemin de l'hôtellerie, ouvrit la petite porte avec la clef que lui avait remise Baltazar et la referma.

Deux heures avant les événements que nous venons de raconter, la chambre à coucher de l'appartement particulier de l'hôtellerie du Bœuf-Gras, présentait un aspect sinistre.

Le fermier vêtue de blanc se promenait dans cette chambre, éclairée seulement par une lampe de nuit.

Cette femme était donc Elvire de Saldoval, ou Isabelle.

Son visage était dur et contracté. Elle paraissait attendre anxieusement et elle arrêtait l'oreille au moindre bruit.

Elle attendait Tristan, et elle l'attendait avec l'espoir qu'il lui apporterait la nouvelle de la mort de Martin Gil.

Une lutte terrible se livrait dans l'âme de cette femme : sa jalousie, sa haine, son ambition, ses remords, lui déchiraient le cœur, et entraînaient les unes après les autres de Sarah se présentaient à son imagination sous une forme terrible et menaçante comme le doigt de Dieu au festin de Balthazar.

Cet homme d'Autriche était un homme mort, et celle mise sautant à l'ambition d'Elvire. Don Luis devait mourir ou était peut-être déjà mort à cette heure, et cette idée flattait sa jalousie et sa vengeance : mais Ali et Sarah vivaient, et cela annihilait pour l'épouvanter.

Martin Gil lui avait dépendant dit : Attendez ; et elle avait dit : Oui, j'attendrai ; elle attendait, mais impatiemment. . . . Cette fois, elle se dirigea vers cette porte qui la séparait de son ennemi. . . . Que lui importait qu'elle fût fermée ? sa haine lui prêtait assez de force pour la briser . . . et pour mettre ensuite Sarah en morceaux. Mais c'est sous cette double crainte, la repentance et la honte de cette porte : Martin, qui lui avait recommandé la patience, lui imposait un respect craintif, et Ali qu'elle, qui pouvait se trouver près de Sarah, était pour elle un épouvantail.

Une heure s'écoula dans cette pénible attente : enfin Elvire sentit ses paupières s'appesantir. Elle se leva et marcha sur ses pieds, et tout ce qu'elle put faire ce fut de s'étendre tout habillée sur son lit.

Ses paupières lui pesaient comme du plomb, son cœur était serré comme dans un étau : le sang affluait à ses tempes, une chaleur ardente brûlait son cerveau. Elle voulait appeler Baltazar, sa tête retomba lourdement sur les oreillers. Enfin, elle brisa dans ce terrible combat : elle ferma les yeux, prononça un blasphème, et s'endormit.

Il lui sembla que tout ce qui l'entourait disparaissait lentement et qu'elle se trouvait dans un magnifique jardin. Dans ce jardin brillaient des fleurs exotiques de toutes les nuances, au milieu desquelles s'élevaient d'immenses palmiers, et qui répandaient un parfum enivrant et qui versait une lumière douce et mystérieuse.

C'était Noraïdem, fils du Juan d'Autriche, don Lope de Campolcon et Sarah. . . . Sarah, l'épouse du pirate ! Sarah, la fille de la défendait et pour laquelle Ali, au temps de son amour, l'avait prénommée, en lui donnant les deux armes terribles de la nuit et de nuit.

L'aspect de l'Africaine, avec ses yeux d'un éclat si extraordinaire, ses cheveux flottant autour de son visage, ses lèvres rouges et entr'ouvertes, son sein nu, son bras gauche, qui s'appuyait sur le gazon, et son bras droit, qui s'appuyait sur le gazon, et son bras droit, qui s'appuyait sur le gazon, et son bras droit